

La folie douce

DU MÊME AUTEUR

- La posture du superviseur. Supervision, analyse des pratiques, régulation d'équipes* (sous sa direction), érès, 2017.
- La folie créatrice. Alexandre Grothendieck et quelques autres*, érès, 2016 (prix 2016 du Salon du livre social).
- La parole éducative*, Dunod, 2005 (2^e édition augmentée, 2016).
- La supervision d'équipes en travail social*, Dunod, 2007 (2^e édition augmentée, 2015).
- Le quotidien en éducation spécialisée*, Dunod, 2004 (2^e édition augmentée, 2015).
- Pourquoi l'éducation spécialisée*, Dunod, 2012 (2^e édition sous le titre *Travail social et psychanalyse*, Dunod, 2014).
- Le transfert dans la relation éducative*, Dunod, 2002 (2^e édition augmentée, Dunod, 2014).
- La pratique des écrits professionnels en éducation spécialisée*, Dunod, 2000 (2^e édition augmentée, Dunod, 2014).
- Le travail d'éducateur spécialisé. Éthique et pratique*, Dunod, 1997 (2^e édition augmentée, 2000 ; 3^e édition augmentée, Dunod, 2014).
- La prise en compte des psychoses dans le travail éducatif*, érès, 2013.
- Travail social : actes de résistance ?* (sous sa direction), Psychasoc Éditions, 2011.
- Parole d'éduc. Éducateur spécialisé au quotidien*, érès, 1995 (édition poche, augmentée, 2011).
- L'acte éducatif. Clinique de l'éducation spécialisée*, érès, 1998 (édition poche, augmentée, 2010).
- Psychanalyse sans frontière* (sous sa direction), Champ social, 2010.
- Psychanalyse ordinaire*, Psychasoc Éditions, 2010.
- La supervision d'équipes en question* (sous sa direction), Psychasoc Éditions, 2010.
- Le travail social est un acte de résistance* (avec Fanny Rouzel), Dunod, 2009.
- CD chanson : *Môrice Benin interprète Joseph Rouzel*, 2009.
- À bâtons rompus, 40 ans de poésie*, Théetète, 2007.
- Travail social et psychanalyse* (sous sa direction), Champ social, 2005.
- Psychanalyse pour le temps présent. Amour obscur, noir désir*, érès, 2002.
- Du travail social à la psychanalyse*, Éditions du Champ social, 2001.
- Le quotidien dans les pratiques sociales*, Théetète, 1998.
- Ethnologie du feu. Guérisons populaires et mythologie chrétienne*. L'Harmattan, 1996.

Joseph Rouzel

La folie douce

Psychose et création

Préface de Jacques Cabassut

 **érès**
éditions

À Geneviève, ma femme, qui m'a accompagné tout au long de cette histoire de fous.

À mes petits-enfants Laïla, Ludmila, Alice, Aaron, pour qu'ils sachent déployer leur « folie douce » dans ce monde de brutes.

Au camarade Jacques Cabassut qui, une fois encore, a soutenu mes bricolages d'écriture.

Un grand merci à Chantal, Sylvie et Patrick, François, Chantal et Philippe, Sonia et Pierre et quelques autres qui se reconnaîtront. Le hasard, qui parfois fait bien les choses, m'a poussé vers eux. Ils m'ont accueilli, informé, renseigné sur divers personnages dont le lecteur rencontre ici l'histoire. Leur « racontouse », généreuse, comme disait Georges Perec, a nourri la mienne.

Merci à Patrick Martinat et son épouse Chantal pour la belle rencontre autour de l'œuvre de Marcel Bascoulard.

Merci également à l'ami Jean-Christophe Contini, suisse de Morges et citoyen du monde, qui s'est chargé de la tâche ingrate de la relecture.

Conception de la couverture :

Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2018

CF - ISBN PDF : 978-2-7492-5738-9

Première édition © Éditions érès 2018

33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France

www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. : 01 44 07 47 70 / Fax : 01 46 34 67 19

Table des matières

PRÉFACE

« L'A-CATASTROPHE PSYCHOTIQUE »,

Jacques Cabassut 9

LA FOLIE DOUCE..... 21

Innutrition 24

Une soirée chez le Mong 25

L'efficacité symbolique 29

Traitement moral..... 32

LE PARANOÏAQUE À L'ŒUVRE,

JEANNOT ET SON PLANCHER 39

Tuchè et Fortuna 39

Le texte de Jeannot 41

Histoire de Jeannot..... 45

Histoire du plancher 47

Le psychotique rebâtit l'univers..... 51

Un texte à lire, à dé-lire..... 61

INCISE CLINIQUE, MIGUEL HOLOPHRASEUR 67

GLENN GOULD, L'AUTISTE SAVANT.....	77
Au(to-éro)tisme.....	77
Victor et Itard : un ratage.....	79
L'enfant qui ouvrait/fermait les portes.....	81
L'enfant qui allumait/éteignait la lumière.....	82
L'enfant qui mesurait le monde	85
L'autisme, une définition.....	86
Et Glenn Gould, dans tout ça ?	89
La folie créatrice.....	95
INCISE CLINIQUE, PHILIPPE, <i>UP AND DOWN</i>	99
BASCOULARD, LE CLOCHARD CÉLESTE.....	107
Une rencontre.....	107
Vie du clochard céleste.....	112
Un miroir brisé.....	117
Bascoulard, l'a-norme.....	120
Le cartographe.....	122
DES LIEUX D'ACCUEIL POUR LA FOLIE.....	127
Hasard objectif.....	127
Lyrisme poétique de mauvais aloi.....	129
Le secrétaire de l'aliéné.....	132
INCISE CLINIQUE, JAKE, L'ÉTINCELLE	139
L'ESPACE DU « ÇA CRÉE ».....	145
Désacraliser le... « ça crée ».....	145
Le <i>duende</i>	147
De sa vie faire œuvre.....	149

LES TRAITS ET LES GRAINS DE FOLIE	155
Les maisons psychiques	155
Renaud	163
Pascal Quignard.....	170
Qu'est-ce qu'une tresse ?	174
Les motifs	185
Fractales.....	188
ENVOI.....	193

« ... ce dont se spécifie le dit schizophrène d'être pris sans le secours d'aucun discours établi. »

Jacques Lacan, « L'Étourdit »,
Autres écrits, 2001, p. 474.

« Les hommes sont si nécessairement fous, que c'est être fou par un autre tour de folie, de n'être pas fou. »

Pascal, *Pensées*.

« D'où ça vient qu'un homme est fou ? Et comment d'autres font avec ce fou. La question des fous voyageurs me travaille. J'ai grandi dans un village de Dordogne à une époque où l'écrivain François Augieras occupait une grotte. En écrivant ceci, je tente de dire qu'il faut que des voix s'élèvent, que la pensée perdure, que le vœu de vie et que la parole ne s'éteignent pas. Il faut faire avec ça, avec ce goût morbide du lisse qui rôde et envahit. Faire avec, je veux dire : raconter. »

Adeline Yzac-Abadie
(Courriel à Joseph Rouzel du 1^{er} septembre 2016).

« Vous aviez raison de douter : je doute moi aussi, me demandant tout à coup si je n'ai pas transposé, ou plutôt déplacé la scène pour répondre à l'ordre qui règle en nous les images et les oblige à se disposer selon les lois d'une mythologie très profonde, inscrites à la charnière de la chair et de la langue. »

Bernard Noël, *La maladie de la chair*.

« Cher Joseph,
Quelles merveilleuses histoires !
Quelle belle bataille ! »

Pascal Quignard.

Préface

« *L'a-catastrophe psychotique* »

« Oui, chaque fois que me sens la lèvre amère et dure ; chaque fois qu'il bruine et vente dans mon âme et qu'il y fait un novembre glacial ; chaque fois que, sans préméditation aucune, je me trouve planté devant la vitrine des marchands de cercueils ou emboîtant le pas aux funèbres convois que je rencontre ; et surtout, oui, surtout chaque fois que je sens en moi les mauvaises humeurs l'emporter à ce point qu'il me faille le puissant recours des principes moraux pour me retenir d'aller courir les rues à seule fin de jeter bas, fort méthodiquement, le chapeau des gens, alors, oui, je considère qu'il est grand temps pour moi de filer en mer au plus vite¹. »

« L'événement est cette déflagration qui rend d'un coup le passé imprévisible². »

Younès Abouyaaqoub, 22 ans, aura été abattu par la police catalane après quatre jours de cavale, à une

1. H. Melville, *Moby Dick*, 1851.

2. P. Boucheron, M. Riboulet, *Prendre dates, Paris, 6 janvier-14 janvier 2015*, Paris, Verdier, 2015, p. 26.

cinquantaine de kilomètres de Barcelone. Lorsque les deux agents de proximité se sont approchés, Younès Abouyaaqoub a ouvert sa chemise pour dévoiler une ceinture d'explosifs qui se révélera être fausse. Il aurait crié « Allahou akbar ! » (« Dieu est le plus grand »).

« Brun, cheveux courts, 1,80 m » : sa photo diffusée dans les médias laisse transparaître un visage d'ange, un sourire d'enfant. Comment croire qu'il est le conducteur de la fourgonnette qui a fait treize morts et quatre-vingt-huit blessés, jeudi 17 août 2017, sur les Ramblas de la capitale catalane ? Qu'il est celui qui, dans sa fuite, aura mortellement poignardé Pau Perez, 34 ans – désormais considéré comme la dernière victime des attaques –, afin de lui dérober la Ford Focus blanche qu'il était en train de garer ?

Charlie, Ouagadougou, Nice, l'Irak, la Syrie, le Bataclan..., je les mentionne en « vrac », de façon désordonnée pour en souligner la férocité paranoïaque et la folie destructrice brute, radicale, qui sont les siennes. L'on croit y reconnaître les propos de Lacan en ce 1^{er} juin 1960 : « Il n'y a que les martyrs pour être sans pitié ni crainte. Croyez-moi, le jour du triomphe des martyrs, c'est l'incendie universel. »

Un incendie universel qui terrorise le lien social contemporain sur le versant exactement opposé au présent ouvrage, plus porté sur la créativité d'une folie douce par la réinvention pour le psychosé de sa psychose comme de son Autre, un Autre intime terroriste, tyrannique, féroce, évanescent ou inexistant... Le « geste dément » de Younès – comme l'on dit pudiquement – est-il celui d'un fou, voire d'un dangereux psychotique ? Question infernale, embarrassante, impossible... Tout au moins peut-on considérer

que dans l'inhumanité du meurtre (de masse), réside l'im(dis)pensable humanité de l'Homme. Tel est peut-être LE message du présent écrit, lequel s'inscrit dans le prolongement de plusieurs ouvrages et de bon nombre d'articles portant sur la psychose. Il nous confronte à l'in vraisemblable question, qui est la sienne, qui insiste et tourmente Joseph suffisamment pour le porter à « œuvrer » par l'écriture (poétique, littéraire, narrative..., il m'arrive d'ailleurs de le traiter amicalement de *serial writer*) : et si la folie véritable, celle du Sujet de l'individuel comme du Collectif, n'était pas « là » où « On » l'établit, où « Nous » l'établissons ? Et si la « folie douce » n'était pas toute réservée au névrosé normopathe ?

Joseph nous le rappelle à sa manière : le drame du psychotique réside dans ce savoir-vérité intime de l'inconsistance d'un Autre qu'il faudra apprivoiser et apaiser. Soit en empruntant les chemins de la création, de bricolage de l'être dans son rapport à l'objet ; soit, à l'instar de Younès, en construisant un Autre hyper-consistant, qui tienne tellement bien le coup qu'à l'instar de Dieu, le sujet y sacrifiera son être même afin de tenter d'obtenir un geste divin, une manifestation présenteielle de sa part. Dans cette perspective, Lacan est chaque fois visionnaire : « Le sacrifice signifie que, dans l'objet de nos désirs, nous essayons de trouver le témoignage de la présence du désir de cet Autre que j'appelle ici le Dieu obscur³. »

Il avait un si beau sourire pourtant, Younès...

3. J. Lacan, Le Séminaire, Livre XI (1963-1964), *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1973, p. 306.

Un sourire similaire à ce détail photographique de Caroline Barbera – mais le diable ou le bon Dieu ne gisent-ils pas dans le détail ? – qui offre la couverture à l'ouvrage de Didier Daeninckx, *Caché dans la maison des fous*⁴. C'est un beau visage de femme qui éclaire le ciel, malgré le noir et blanc, d'un superbe regard maquillé. Ni ses yeux ni son regard ne peuvent porter ni s'adresser au « Dieu obscur », et pour cause : nous sommes à Saint Alban⁵, en compagnie de Tosquelles⁶...

Son regard n'implore pas le Dieu obscur, car « Là », à Saint Alban, on y favorise ce que l'on nommera plus tard « l'art brut⁷ ». Et l'art brut rejoint la

4. D. Daeninckx, *Caché dans la maison des fous*, Paris, Gallimard, 2015.

5. L'histoire a lieu à l'asile de Saint-Alban en Lozère, au sein duquel deux psychiatres, Bonnafé et Tosquelles, organisent la résistance à la négation des fous, tout en cachant des maquisards ou en accueillant une jeune résistante juive [Denise Glaser] en même temps que le poète Paul Éluard et sa compagne.

6. Tosquelles, faut-il le rappeler, est catalan, comme Antonio Gaudí, l'architecte de la Sagrada Família où une messe en hommage aux victimes des attentats de Barcelone a été dite le 20 août 2017... Il a suivi une analyse auprès de Sándor Eiminder, un juif hongrois, compagnon d'August Aichhorn, qui, comme tant d'autres psychanalystes d'une Europe centrale grignotée par le fascisme, avait trouvé refuge à Barcelone après la proclamation de la République en 1931... (Daeninckx, *op. cit.*, p. 37). Militant, il créa le POUM [Parti ouvrier d'unité marxiste] ; médecin des armées républicaines contre le franquisme, il humanisera la folie et entreprendra une entreprise de désaliénation du fou en articulant le Sujet de l'inconscient (Freud) au Sujet du politique et du social (Marx) ; J. Cabassut, *Bonjour l'institution ! Formation, supervision et pratiques en clinique institutionnelle. Freud, Marx, Lacan, Oury et quelques autres...*, Nîmes, Champ social, 2017.

7. L'art brut, terme inventé par le peintre Jean Dubuffet, regroupe des productions réalisées par des non-professionnels de l'art, indemnes de culture artistique, œuvrant en dehors des normes

tentative de l'art moderne de chercher non pas simplement à « représenter » mais à accomplir lui-même un acte afin d'aboutir à l'œuvre d'art comme acte. Pour ce faire, le sens de l'œuvre – qui n'est alors ni sémantique comme dans la sublimation scientifique, ni religieuse où tout provient de l'Autre du divin – réside dans « l'art sublime », soit cette mise en valeur de ce qui ne fait pas sens, d'une exhibition d'un réel (d'un éclat, d'un excès de réel...) qui permet au spectateur, fût-il l'artiste lui-même, de percevoir un sens dans le réel de l'acte insensé même⁸.

De la violence brute de Younès à l'art brut et/ou sublime des folies psychotiques...

Tel est le passage auquel Joseph, je crois, nous convie une nouvelle fois, non sans nous rappeler que le fou ce n'est pas l'autre, mais le rapport de chacun à cet autre de soi, à cet autre que soi que nous nommons inconscient. Tel aurait pu être le sous-titre de ce nouveau traitement de la psychose, dans le prolongement de *La folie créatrice* qui nous avait déjà permis de cheminer avec Alexandre Grothendieck, le génial mathématicien.

Le regard de Joseph ne s'adresse pas non plus au Dieu obscur de notre temps, celui du management, de la démarche qualité, d'une rationalisation des activités, des cliniques et des conduites, d'un DSMiste

esthétiques convenues (pensionnaires d'asiles psychiatriques, autodidactes isolés, médiums, etc.). Dubuffet entendait par là un art spontané, sans prétentions culturelles et sans démarche intellectuelle (source Wikipédia). Voir l'ouvrage d'Émilie Champenois, *L'art brut*, Paris, Puf, 2017.

8. Se reporter à : A. Zupancic, *Esthétique du désir, éthique de la jouissance*, Nîmes, Champ soical, 2002. En particulier le chapitre intitulé « L'effet esthétique ».

classificatoire et ségrégatif, ou d'une catégorisation-certification-normalisation de l'être... Fi d'une objectivation du sujet, de ce nouveau réel économique, comme le dit Badiou⁹, qui commande le lien social comme le traitement des souffrances subjectives, ou plutôt ce qu'il en reste une fois passées par l'étamine des « troubles des conduites » ou autres « dys »... À ce titre, je laisse au lecteur le plaisir de découvrir les savoureux non surgelés de la maison Decorpeliada, ce dernier élevant l'humour à la dignité destitutive d'un Autre trop con... Comme quoi psychose et trait d'esprit peuvent faire bon ménage.

Rien de tout ça chez Joseph donc, qui est allé au contraire s'immerger, se cacher à son tour dans la maison des fous, visitant certains lieux oubliés en compagnie de son épouse. Il se sera mis en quête de la maison (et surtout du parquet) de Jeannot bien sûr, lequel désespérément, s'éprouve dans la solitude et s'anéantit à inscrire son être sur ledit plancher.

À l'écriture désespérée de Jeannot succède celle de Gould, ce stakhanoviste de l'impossible narration musicale, maternelle, corporelle...

Ce travail d'écriture¹⁰ de Jeannot ou de Gould, tel que Joseph nous l'expose, est celui d'un supplice interminable dans la persistance à s'écrire – ce qui ne cesse pas de ne pas. Il touche le corps, sauve, mais rend également malade, à l'instar de Virginia Woolf : *De la*

9. A. Badiou, *À la recherche du réel perdu*, Paris, Fayard, 2015.

10. Apparu au XII^e siècle, selon Alain Rey, le mot « travail » est un déverbal de « travailler », issu du latin populaire, *tripaliare*, signifiant « tourmenter, torturer avec le *tripalium* » (source Wikipédia).

maladie (1926) a été écrit après une grippe qui a obligé son auteure à rester alitée¹¹.

Joseph est allé également dans la maison de Bascoulard qui n'est autre que... la rue même, dans la ressemblance à toutes ces « lignes d'erre » chères à Fernand Deligny et sa passion de l'errance. Lui, il trace une habile et précise cartographie des rues de Bourges, « au millionième » près. Il « trace » aussi sur son éternel tricycle (trois versions dont il aura dessiné les plans) qui lui permet de les arpenter grandeur nature ! Errance naturelle et errance des sexes qui re-tracent l'histoire familiale : la folie maternelle qui ira jusqu'à assassiner son père (visiblement grand paranoïaque), l'oblige à se travestir en femme.

Le meurtre n'est donc pas seulement réel, insiste Joseph. Au-delà de la tuerie de Younès, d'où nous sommes partis, il existe également un meurtre psychique, celui par exemple de Nadja par la poésie de Breton, qui la dénommera en transformant son prénom véritable – Léona –, comme pour démolir la nomination symbolique, son « Nom du Père » *via* un amour de transfert sauvage et non analysé. Au professionnel à mettre en travail perpétuel les effets ravauteurs de la rencontre de transfert chez l'autre psychosé, persiste Joseph... Puisque éduquer, soigner, gouverner s'avèrent impossibles, il y faut un traitement aussi personnel qu'institutionnel de la pulsion de mort à l'œuvre, laquelle affecte traumatiquement le soignant

11. Woolf est plongée dans une difficulté répétée à terminer certaines de ses productions écrites. Ce qui l'oblige à réaliser une mise en scène du réel par l'écriture. Se reporter à J. Cabassut, M. Marti, « Clinique narrative du trauma », *Clinique méditerranéennes*, n° 89, La clinique dans tous ses états, 2004, p. 7-20.

en faisant tomber l'illusion de se soustraire – enfin ! – à sa propre destructivité : « C'est cela aussi le traumatisme : l'évidence de sa propre pulsion de mort que révèle la rencontre avec le psychotique¹². »

Mais que le lecteur se rassure, la création, l'art et le travail de liaison propres à la pulsion de vie sont au rendez-vous entre ces lignes. On découvre les vertus salvatrices et régénératrices de *Rock Around the Clock* ou de la pratique de jazzman... On y fait la connaissance de l'Acon Hill Academy (qui n'a rien à voir avec les stupides émissions TV à la mode du même nom) ; on retrouve le *duende* et les mystiques dans une approche de la folie dans sa pondération toute socio-culturelle : folie en deçà des Pyrénées, vérité au-delà...

On y retrouve des auteurs aimés, tels Pascal Quignard et la puissance de ténèbres qui y est associée, ou Lévi-Strauss quant à l'efficacité symbolique... On chemine avec le chanteur Renaud, et son héritage familial si proche de la malédiction des Labdacides¹³ propre à la tragédie œdipienne faite de sexuel et de mort...

Il faut dire que Joseph cultive cette qualité d'ambiance, dans sa clinique, donc dans son texte ; ambiance chère à Oury et primordiale dans le champ des psychoses : que la rencontre de sa souffrance se réalise en cabinet ou en institution, il faudra « y »

12. F. Ansermet, M.-G. Sorrentino, *Malaise dans l'institution. Le soignant et son désir*, Paris, Anthropos, 1991.

13. Œdipe traîne une boiterie issue d'une dette insolvable à l'origine de l'histoire familiale, celle du meurtre de Chrysippe par Laïos : celui-ci ayant abusé de lui, Chrysippe se suicide. Son père Pélopes lancera la malédiction à l'endroit de Laïos : « Le génos des Labdacides ne doit plus se perpétuer », J.-P. Vernant, P. Vidal-naquet, *Œdipe et ses mythes*, Paris, Éditions Complexe, 1988.

croire à ce lieu possible d'invention, de création, d'existence et d'altérité, que désigne l'espace potentiel winnicottien. Car « on peut définir le psychotique comme quelqu'un dont le sujet a "déraillé", et qui peut rester longtemps comme ça, déraillé, même pas dans une voie de garage, mais dans un non-lieu, un état d'attente infinie, passif [...] : il n'attend rien, il attend nulle part, c'est un "sujet qui a déraillé du symbolique", comme le disait Lacan¹⁴ ».

Restaurer la médiation, la transitionnalité dans la rencontre comme dans le texte : il faut d'abord, toujours et encore, foutre la paix au psychotique, martèle Joseph. Et laisser de côté les savoirs savants qui obstruent et colmatent. Je laisse à nouveau au lecteur le plaisir de découvrir le sens de « l'innutrition ». Comme toujours, face aux savoirs, Joseph s'en réfère à la « docte ignorance¹⁵ », laquelle veut dire non pas « savante mais formelle¹⁶ ».

14. J. Oury, *Le Collectif. Le séminaire de Sainte-Anne*, Nîmes, Champ social, 2005.

15. La création chez Nicolas de Cues, le doctrinaire de la « docte ignorance » [*De docta ignorantia*, 1440 ; *De la docte ignorance*, Guy Trédaniel, 1930], peut se résumer ainsi : l'homme peut créer « librement » à partir des apports divins. D'où, au sein de la scolastique médiévale (dans sa tentative de conciliation de la foi et de la raison, de la Bible et d'Aristote), l'usage de la *disputatio* (qui renvoie à la notion de dispute, de débat, d'échange et de confrontation de discours et de savoirs) (Cabassut, *op. cit.*, p. 42).

16. « Chez l'analyste aussi il convient de considérer l'ignorance. L'analyste ne doit pas méconnaître ce que j'appellerai le pouvoir d'accession à l'être de la dimension de l'ignorance, puisqu'il a à répondre à celui qui par tout son discours, l'interroge dans cette dimension. Il n'a pas à guider le sujet sur un *Wissen*, un savoir, mais sur les voies d'accès à ce savoir. Il doit l'engager dans une opération dialectique, non pas lui dire qu'il se trompe puisqu'il est forcément dans l'erreur, mais lui montrer qu'il parle mal, c'est-à-dire qu'il parle

Du coup, on peut s'autoriser à emprunter quelques chemins de traverse, peu usités dans les modèles de la doctrine psychanalytique des psychoses : les dimensions du motif, de la fractale ou de la lettre, se constituent en autant de phénomènes élémentaires de cette force structurante qui, avec ou sans délire, transcende l'être et l'acte créatif de l'Homme. Cet écrit, s'il tient compte bien sûr du « pousse à la création » singulier dans la psychose – quel défi que de se-faire sans la castration ! –, s'adresse également à son au-delà, celui de tout sujet affecté d'un corps parlant. Bref, tout un chacun...

C'est bien de ces « assembléments de corps parlants » qu'il s'agit dans l'après-coup des attentats terroristes comme ceux commis par Younès : il faut bien tenter de se rassembler tant subjectivement que collectivement. Freud nous l'a déjà dit depuis longtemps, la psychologie individuelle est d'abord une psychologie sociale¹⁷. Et puis, « nous savons bien

sans savoir, comme un ignorant, car ce sont les voies de son erreur qui comptent », J. Lacan, Le Séminaire, Livre I (1953-1954), *Les écrits techniques de Freud*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 306. Et pour cause, « ce qu'on attend d'un psychanalyste, c'est [...] de faire fonctionner le savoir en termes de vérité », J. Lacan, Le Séminaire, Livre XVII (1969-1970), *L'envers de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1991, p. 59.

17. « L'opposition entre la psychologie individuelle et la psychologie sociale, ou psychologie des foules, qui peut bien à première vue nous paraître très importante, perd beaucoup de son acuité si on l'examine à fond. [...] Dans la vie psychique de l'individu pris isolément, l'Autre intervient très régulièrement en tant que modèle, soutien et adversaire, et de ce fait, la psychologie individuelle est aussi, d'emblée et simultanément, une psychologie sociale, en ce sens élargi mais parfaitement spécifié », S. Freud, « Psychologie des foules et analyse du Moi », dans *Essais de psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1973, p. 137. Ainsi existe-t-il une dimension politique et sociale du symptôme, comme les travaux de M.-J. Sauret l'ont

que nous n'avons que ça, le corps et le langage, pour former tous les nous dont nous faisons partie¹⁸ ». Cet ouvrage est à ce titre une narration, mieux une énonciation, sur la nécessité de ne pas exclure le psychosé de ce « Nous ». Il est le porte-voix d'Antonin Artaud qui hurle qu'« un aliéné est aussi un homme que la Société n'a pas voulu entendre, et qu'elle a voulu empêcher d'émettre d'insupportables vérités ». Ce cri, cher lecteur, est la phrase d'exergue de *Caché dans la maison des fous*.

Car après le meurtre de masse, qu'il s'agisse de ceux des malades mentaux durant la guerre – quarante mille morts dans les hôpitaux français durant la période –, de la barbarie nazie dans l'extermination de masse de ces derniers au sein de l'opération T4, ou de la tragédie qu'est en train de vivre la psychiatrie contemporaine, l'idéologie ségrégative du fou, de l'étranger, de l'homosexuel, du pauvre, du déviant, du défavorisé, du migrant..., nous oblige éthiquement dans le champ qui est le nôtre, afin de ne pas céder à ce qui deviendra si rapidement supportable, et que Boucheron et Riboulet¹⁹ nomment « l'engourdissement du désastre ». Tous deux nous rappellent douloureusement que des psychanalystes ont participé à « cette bruyante campagne haineuse de la fine fleur de la réaction [...] pour empêcher une avancée vers l'égalité des droits des homosexuel(le)s [...] – dans le come-back désespéré des religions²⁰ ».

brillamment démontré, notamment dans *L'effet révolutionnaire du symptôme*, Toulouse, érès, 2008.

18. P. Boucheron, M. Riboulet, *op. cit.*, p. 15-16.

19. *Ibid.*, p. 8.

20. *Ibid.*, p. 20-21.

bien échafaudé quelques éléments de réponse. En fait, ces mots qui sortent par mon corps – j'ouvre le domaine car la parole ne réside pas que dans le verbal – n'y étaient pas. Ils sont venus d'un Autre, des autres. Ils sont venus subrepticement, dans le silence de ma chair. Ils ont percé leur chemin, frayé passage. Certaines impressions (au sens typographique du terme) enfouies et resurgies dans le travail analytique, me font pencher pour une image – mais peut-être n'est-ce que fantasme que de donner sens et forme à ce qui a priori n'en a pas. Des lames de rasoir tournent à vitesse éblouissante, dégagent un bruit effrayant et perforant ma peau. La langue de l'Autre m'est rentrée dans le corps par le son, pas par le sens. Je dis bien : rentré dedans. Ça fait des trous dans la compacité de l'organisme. Des traumatismes. Le langage venu d'ailleurs qui perce et perfore les chairs produit d'abord une désorganisation. Au début, il y a la parole de l'Autre, puis la parole a pris corps. Par la voix de l'Autre, incarnée, mais différemment, par le maternel ou le paternel. Alors la peau, elle scie. C'est comme ça qu'elle est née, la poésie, de ce sciage, de ce sillage. Car il a fallu sauver sa peau, résister à cette voix envahissante, transformer ce vacarme, puisqu'on ne pouvait pas s'y opposer. Il a fallu, ces sons perçants, les faire miens, leur imprimer la marque du silence, les apprivoiser. C'est le premier temps du poème, cette résistance. Puis lorsque les sons ont été apprivoisés, les mots ont pu céder à l'exigence des constructions syntaxiques et grammairiennes. Mais après, bien après la jubilation éprouvée d'une victoire à s'emparer des bastions sonores. Un, deux, trois traits. Un, puis deux, puis trois phonèmes conquis de haute lutte. Combat d'avant-garde autour d'une pluie de diphtongues, d'accents toniques. « Aboli bibelot d'inanité sonore », susurre Stéphane Mallarmé. La poésie se déplie

alors dans un monde silencieux, dans un exil de la voix, c'est-à-dire un monde bruissant de paroles apprivoisées auxquelles j'ai livré mon sang et ma chair. Un silence dans lequel le poète malaxe, triture, racle, usine ces premières traces, ces premiers sons. Le deuxième temps du poème vise à laisser trace sur un papier de cet usinage. Les poèmes sont les copeaux, les déchets de ce lent et pénible travail intérieur. Mais le poème exige un troisième temps : le retour de la voix. Il demande à retrouver sa matrice et son origine sonore. Le poème demande au poète de donner de la voix.

Montpellier-Damas-Fès-Florence-Malaga-Paris-Rennes-Mulhouse-Pau, etc., entre 2010 et 2017.